

Caméscope et tsunami :

le monde recyclable

Jean-Jacques Delfour



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/leportique/870>

DOI : [10.4000/leportique.870](https://doi.org/10.4000/leportique.870)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Référence électronique

Jean-Jacques Delfour, « Caméscope et tsunami : », *Le Portique* [En ligne], e-Portique, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 10 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/870> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.870>

Ce document a été généré automatiquement le 10 septembre 2022.

Tous droits réservés

Caméscope et tsunami :

le monde recyclable

Jean-Jacques Delfour

- 1 Le tsunami indonésien n'est pas qu'une catastrophe recyclable dans les usines occidentales à moraline ; c'est aussi le thème d'un film de vacances. Je lis dans la presse que des touristes, apparemment « inconscients », armés de ces caméscopes si maniables ont filmé le raz de marée qui venait aussi sur eux. Au lieu de prendre soin d'eux-mêmes et de leurs proches, ils ont jugé plus opportun de filmer le danger mortel qui allait peut-être les engloutir. Loin d'être une anecdote tragi-comique, méritant une mention dans le Dictionnaire universel de la bêtise humaine, ce petit fait me semble indiquer un trait majeur de notre être-au-monde.
- 2 Quel rapport faut-il avoir à soi-même et aux choses pour choisir, devant un raz de marée qui est en train de déferler, de le filmer ? Il faut se sentir hors du monde et au-dessus. Je filme donc je ne suis pas dans ce que je filme. J'en suis à une distance telle que rien de ce que je filme ne peut m'atteindre réellement. Ce trait est devenu commun à toutes les images fabriquées sans réfléchir et sans souci du réel ni du spectateur. Le rapport dominant au monde est régi par les images télévisuelles, par des télé-images qui font de moi non plus un homme mais un être dont partout s'esquisse l'horrible figure, un « télé-homme », qui vit à la fois *éloigné de tout* et cependant *collé aux images*.
- 3 Un « homme » c'est un être qui existe au milieu du monde, qui est jeté dans la vie, ballotté par les circonstances, secoué par les événements, qui partage avec les autres hommes non seulement l'air que l'on respire mais aussi la nourriture, les lieux d'habitation, l'histoire, les idées, les rêves, les cauchemars. Cet homme devient, sans le savoir, depuis quelques décennies, un « télé-homme ». Un homme dont l'expérience du monde est dirigée par les « télé-images ». J'appelle « télé-images » non seulement les images télévisuelles, dont le flot tsunamique, à la différence des raz de marée liquides, déferlent chaque jour, dans des centaines de millions de foyers, envahissant la vie psychique de millions d'hommes, mais aussi toutes les images qui posent cette nouvelle distance asphyxiante, ce nouvel éloignement adhésif, cet état paradoxal d'extériorité au monde et d'invasion par les images et les affects (les images photographiques et caméscopiques).

- 4 Toutes ces images ont la particularité d'être des supports pour un recouvrement iconique du monde. La réalité ne disparaît pas (ce qui serait absurde) : elle n'est vue qu'à travers les images. Ainsi, avec ce conditionnement, ce sont l'implication, la rencontre et la moralité qui sont perdues, au profit de l'extériorité, la consommation et l'émotion.
- 5 Le raz de marée iconique semble avoir suscité une vaste vague de solidarité. Comment ne pas interpréter celle-ci comme le signe patent d'une implication, d'un concernement moral aimable et réel ? En se souvenant que la convocation morale a eu lieu devant des images et qu'il s'est agi, dominé par le flot d'affects et d'émotions, de se laver soi-même, dans une grande course au plus charitable, de l'abandon total des pauvres et des démunis dans tout le reste du monde et tout le reste de l'année. Précisément, plus la convocation a été intense, plus son caractère iconique en a facilité la conversion en geste de charité. Image, émotion, compassion, acte caritatif : uniquement des opérations internes, narcissiques, où, éloigné absolument de tous ces drames, je jouis de l'illusion de les avoir sous les yeux, sous une forme débarrassée de tout débordement, dans des images inodores, silencieuses, propres, dont je peux jouir paisiblement, assis dans mon confort d'occidental repus, diverti jusqu'aux larmes ou bien délicieusement indifférent. Dans la course actuelle au plus caritatif, dans la traque puis le procès à venir des actes de charité suspects, l'amour iconique de soi des occidentaux va battre son plein et se substituer peu à peu aux images, elles aussi occidentales, de la misère.
- 6 Cette extériorité a pour corollaire la disparition de la rencontre. Jamais je ne suis impliqué dans ces images. À cette extériorité totale et souveraine du moi à l'image, répond une autre extériorité, celle de l'image à la chose, et, conséquemment, l'autonomie de l'image. La chose est vidée de ses significations, elle n'est là que pour être filmée ou photographiée, et elle n'existe que si elle est mise en image et retransmise. En général, plus rien n'est là, simplement rencontré dans des expériences vivantes, d'étonnement et de trouble. Il n'y a plus de découverte, qui supposait d'ignorer et d'être transformé. Tout est l'objet d'une mise en image, d'un enregistrement photographique ou iconique ; et donc aussitôt annulé. Rien n'est à vivre ou à éprouver directement ; tout est destiné à entrer dans une image, à être vu plus tard. Le moment actuel est vidé de sa force puisqu'il est destiné à la fabrication d'une archive ; tandis que le futur moment de visionnage sera la vision d'une archive dérisoire puisque sans vécu. Le voyage, la visite, sont orientés par ce qu'en disent et en montrent les images vues auparavant. La consommation du produit touristique suppose que le produit soit conforme aux images qui en ont motivé l'achat.
- 7 Non seulement le monde est converti en marchandise iconique mais l'expérience humaine est un double transit d'images, une circulation dans les images et une circulation des images en soi, au point que toute mon expérience est construite par leur médiation. Je ne rencontre pas le temple d'Angkor mais je jouis de la conformité d'un lieu aux images que j'en possède (quelles qu'en soient les sources) et de son emballage par les organisateurs de voyage « prêt à consommer ». Je ne regarde pas la cathédrale de Notre-Dame de Paris : rivé à l'ocilleton de mon appareil photographique, j'effectue sa réduction à une image. Taxidermiste d'un nouveau genre, je fabrique des petits cadavres iconiques, à consommer ensuite entre amis. Le monde entier devient un stock d'images à faire, à transmettre, à consommer, à archiver.

- 8 Toute dimension morale de l'image est pervertie en un rapport émotionnel. L'obscénité est le caractère dominant de la télé-image : si l'événement est sans image, il n'existe pas ; s'il est filmé, il n'existe qu'à la mesure de la quantité d'images qui en est diffusées. C'est l'image et sa diffusion, c'est-à-dire la répétition de son visionnage, sa faculté à rendre semblable des expériences humaines singulières, qui sont la réalité commune. Répétées, multipliées indéfiniment, les télé-images, occupées surtout à se montrer elles-mêmes plutôt que leur objet, lequel est de toute façon aussi interchangeable que périssable, sont sans véritables spectateurs, sans autres destinataires que des consommateurs, gorgés d'images, saturés, véritables intestins iconiques. Toute moralité de l'image est dissoute au profit d'une jouissance spectatorielle protégée par des simulacres de réaction morale. Il n'y a pas de différence de fond entre les images – toutes caméscopiques – des désastres tsunamiques, celles fabriquées dans la prison d'Abou Ghraïb, les images tournées par les soldats russes en Tchétchénie (montrées par Mylène Sauloy), et toutes les images de télé-intimité des télévisions européennes (avec ou sans alibi). Dans tous les cas, il s'agit de jouir de la dénudation et de l'avilissement des autres, dans une anesthésie morale complète, dans un éloignement aussi technologique que psychologique.
- 9 Pour ce « télé-homme », qui est la grande norme sociale implicite en train de s'étendre, rien n'existe s'il n'est pas donné dans une « télé-image », collective ou personnelle peu importe. Rien n'a de sens et ne peut être vécu s'il n'est pas attesté et disponible dans une « télé-image ». Éloigné du monde réduit à des océans de simulacres, éloigné de soi puisque ne vivant que par procuration iconique, « l'homme nouveau » ne peut même plus s'étonner devant les réalités qu'il croise tous les jours, tant elles sont recouvertes d'images plus vraies, plus émouvantes, plus aisées à consommer. Véritable rouage de l'appareil télé-iconique, il devient le candidat idéal pour l'emploi de dominé absolu, à la fois opérateur et matière d'un recyclage iconique universel.
-

AUTEUR

JEAN-JACQUES DELFOUR

Agrégé de philosophie, Ancien élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, Professeur en Classes Préparatoires aux Grandes Ecoles. Responsable du site Internet de philosophie de l'Académie de Toulouse (<http://pedagogie.ac-toulouse.fr/philosophie/>)